

Dimanche 27 décembre 2020

un
A
p
u
e
t
i
t
d
é
j
e
u
n
e
r
r
i
s
s
a
n
t
!

Vincent Smetana, artiste et secrétaire Général de la Société biblique francophone de Belgique.

Luc 24, 13-35

À table !

Jean-Luc Gadreau : Le temps file et je vous propose d'avancer, en rappelant Vincent que votre chronique qui nous a tenu en haleine pendant ces cinq derniers Services protestants, s'appelait « Avent, pendant et après »... on en est où précisément aujourd'hui où allons-nous donc vous retrouver ce matin... mais avec, en même temps, autre chose qu'une chronique de 5 minutes ?

Vincent Smetana : En fait, on est toujours dans la queue de comète du passage de Noël, de la fin de l'Avent, proche de l'après de l'Avent en même temps qu'on s'en éloigne déjà, je devrais probablement parler de tout ça, encore, tant c'est beau, tant cela vaut, tant cela donne sens, un petit gars couché dans la paille qui en vrai n'est pas un petit gars mais le grand beau gars qu'il deviendra, et on pourrait s'attarder encore longtemps sur ce récit et on en aurait bien du plaisir et de la joie, pourquoi ? Mais simplement parce que chaque fois qu'on pose vraiment les yeux sur une séquence biblique, on voit que la réalité que Dieu donne à vivre, en échappant complètement à notre contrôle ou notre raison raisonnée, cette réalité si belle et si dense vient percuter notre perception du vivant au travers de l'expérience domestique. La révélation d'une évidente profondeur de la foi s'épanouit dans des choses simplissimes, le repos, le sommeil, un verre d'eau, un talus et des buissons, une table, du pain rompu, des poissons grillés sur une plage, un mariage, une discussion de bord de fenêtre à la nuit tombée, une conversation dans une ruelle, un verre de vin, un enfant qui dort dans la paille, un vêtement de lin, une chaise, un bol, un sac de blé, une bougie, un couteau, oui rassurez-vous je vais arrêter cette liste de courses, Jean-Luc, ce n'est ni le moment ni le lieu franchement, alliez-vous me dire. Mais c'est juste pour dire à quel point notre réalité est le territoire constant de la révélation, notre vie domestique s'illumine de cette contradiction magnifique : si on ne peut comprendre la réalité de Dieu de manière terrestre on peut infiniment, goulûment, splendidement l'appivoiser par le biais de l'intuition de notre foi, c'est-à-dire ce qui nous rend sentinelles et vigilants sur l'infime de chaque jour, ce qu'on sent, ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce que j'aime appeler l'enchantement simple d'un émerveillement ordinaire.



Ok, j'imagine votre inquiétude, Jean-Luc, de me voir tracer des circonvolutions autour du panier de la ménagère pour prétendre y toucher l'éblouissement de la foi, c'est cela ?

JLG : Exactement ! C'est vrai que je tiens le fil, enfin j'essaye... et je vous suis, Vincent, et je ne suis pas inquiet qu'on parle de la vie domestique. Elle nous tient d'ailleurs tellement en éveil dans ces temps où le confinement devient une sorte de refrain, pas forcément très agréable, je l'avoue... mais bien là !

Mais pour être honnête donc, je pense aussi à la question que je me posais, et que je vous posais pour préparer cette émission. Qu'en est-il de cette année écoulée ? Et vous qui avez réalisé un spectacle à partir d'œuvres d'art ... justement donc, quelle peinture on en ferait si on devait lui donner un visage ?

VS : Eh bien, quand je regarde l'année pourrie qui vient de s'écouler, je sais je ne devrais pas dire 'pourrie' c'est un peu comme un gros mot et certains me disent que c'est une façon de dénigrer et ce n'est pas bien, mais quand même, pardon, mais pourri veut dire altéré, défait, décomposé, désagréé, oui –qui ose dire le contraire- c'est une année qui a pulvérisé nos certitudes, qui a affaibli notre constance, qui a entamé la sérénité de notre intuition, qui nous a plongé chacun, qui plus qui moins, dans une brèche béante et brutale de confusion et de désillusion. Et là je dirais, tant mieux, tant-mieux.

Ah là vous avez loupé une occasion de m'interrompre, Jean-Luc, trop tard, ah mais parce que franchement, quand même, comment je peux oser dire 'tant mieux' ?

JLG : Mais oui bien sûr... j'allais le dire, et laissez-moi le dire, et d'ailleurs je vais le dire : franchement, comment pouvez-vous dire 'tant mieux' quand vous regardez cette année violente et bouleversante, dont on n'a d'ailleurs pas encore fini de se relever ?

VS : Est-ce qu'on a même commencé à se relever, en fait ? On est sonné, en vrai. Mais je dis tant mieux parce que si on ralentit sur la puissance de l'intention de Dieu pour notre vie, on constate quoi ? Chaque fois que s'y pose ce qui nous déroute, nous dérange, nous réveille, nous chahute, nous inconforte. Chaque fois que nos nuits sont secouées par la tempête de l'inquiétude, de l'épreuve ou du doute, on a l'opportunité géante de grandir, de bouger, de changer, de nourrir notre aptitude à être au monde, de goûter pleinement à la réalité du vivant, et ça en vérité c'est la source pleine de ces deux clés fondamentales qui articulent notre choix de foi : le mouvement et la joie, à l'exact opposé de l'inertie et de la plainte. Alors je voudrais proposer une expérience, là maintenant, qui va consister à observer une peinture, un tableau, une toile, à regarder ensemble ce qui la compose, ce qu'elle nous raconte, les objets, les lignes de fuite, les couleurs, le mouvement dans le trait du peintre, l'intention du regard, les choix, le sens, l'invitation.

JLG : Attendez, vous voulez dire quoi ? Vous nous proposez de regarder une toile, là maintenant ? Mais nous sommes à la radio, sur France Culture, vous n'avez pas oublié, non ?

VS : Très drôle, Jean-Luc, mais pas du tout, au contraire, trop bien, l'imaginaire de notre cœur intérieur. C'est une des plus belles matières de la résilience. Donc : les marcheurs d'Emmaüs, ce sont eux que je vous invite à observer –alors là bravo, parler de Pâque à Noël, vraiment Vincent, franchement c'est n'importe quoi.

JLG : Un peu, quand même, non ?

VS : Ah oui mais non, je vous rappelle que j'ai annoncé dès le départ que je n'allais pas parler de Noël mais de quelque chose qui tisse le sentiment de l'année écoulée, quelque chose que le visage de cette année très étrange et très malaisante est venu chatouiller au cœur de notre foi, et cela me fait penser à une question que je voudrais poser parce que je me la suis posé et là je vais vous la poser : OUI ou NON avons-nous fait cette année, d'une façon ou d'une autre, l'expérience de la désillusion ? Oui ou non y a-t-il quelque chose cette année qui est venu défaire nos certitudes ? Ou remplir nos cœurs et nos

pensées d'un sentiment confus que quelque chose nous a déçus, quand même, ou rendus errants, tristounets et hagards ? Probablement, et probablement parce que notre attente de ce qu'est la vie a été déçue, voilà.

JLG : Ouhla, notre attente de ce qu'est la vie... C'est une vaste question, ça. Cela pourrait-être tout à fait un sujet de philo au Bac !

VS : Pas faux. Mais quand même c'est de ça dont il s'agit, oui notre attente de ce qui est comme on le conçoit a été abimée, giflée, malmenée, explosée peut-être même, et nous voilà perdus, même un peu, parce que ce que nous attendons a été déçu, ce que nous attendons c'est-à-dire un but, une réponse, un sens, un épanouissement, quoi que ce soit, comme l'Avent par exemple, on l'a vécu ces quelques semaines. L'Avent, c'est l'attente d'une révélation joyeuse, alors donc qu'est-ce que l'attente ? C'est en tous cas rarement un état simple. Incertitude, désir, crainte, impatience, colère, ennui, s'y succèdent et s'y mêlent.

JLG : Oui, mais ces états ne sont pas l'attente elle-même. Ils ne sont que le revêtement dont elle serait la trame, avec donc cette idée que les uns ou les autres sont presque toujours présents, visibles et facilement saisissables.

VS : Exactement, et c'est justement pour ça qu'on peut dire que l'incertitude existe à quelque degré dans toute attente. Inquiétante dans les attentes vagues où toute sorte de possibilités se bousculent et se disputent dans nos têtes et où nous connaissons à peine la nature et le terme de ce qui nous attend, plus précise et plus cruelle dans les attentes innombrables où se pose perpétuellement une question à laquelle l'événement répond oui ou non. Elle n'est pas même absente de l'attente du certain et de l'inévitable. Si assuré que soit l'avenir, il n'est pas présent, il n'est pas donné. Et puis le temps qui doit l'amener a beau être fixé d'avance, nous prévoyons des anticipations ou des retards, et enfin, même connu dans son ensemble, il laisse place dans le détail à l'indéterminable, à l'inattendu. Et ça c'est pour nous –humains impatients que nous sommes- c'est carrément insupportable, des fois.

JLG : SAUF QUE... la frustration crée la contrainte et la quête. Et en créant la quête, l'incertitude crée du même coup l'attente de la solution, qui souvent ne vient pas comme on l'imagine. D'ailleurs dans le récit que vous avez choisi, le Roi annoncé devait être roi et pas battu, molesté et même carrément crucifié. Donc voilà, in fine, quand notre attente est déçue, cet épisode de frustration ou de déception ou même les deux à la fois, parfois... eh bien, alors, il nous enlèverait quoi ?

VS : Eh bien, deux choses en tous cas : le mouvement et la joie. Car c'est là qu'en tout nous sommes comme ces deux gars, et au final ce n'est pas un mal, c'est un point de départ inédit pour ralentir, réfléchir, et nourrir en nous quelque chose de nouveau. Luc 24, 13 à 35, et voici que deux d'entre eux vont, ce même jour, d'ici à là-bas et en marchant ils s'entretiennent et discutent de tout ce qui est arrivé, vous me concéderez au moins ça, Jean-Luc, le truc salvateur, le moment nourricier quand quelque chose nous a touché, brutalisé, dérouté ou déçu, c'est parler. Et ici ces deux-là font encore mieux, ils parlent en marchant, ils sont pile dans le cœur de cette réalité splendide, le mouvement de la parole, le mouvement qu'induit la parole, le cheminement, le déplacement d'un point à un autre dans notre pensée, nos émotions, notre façon de percevoir le monde. Il n'y a pas de vie de foi sans l'idée du mouvement, la vie n'est pas une inertie cimentée dans l'absolu de nos certitudes ou de nos acquis, non, la foi nous pousse à sortir du bois. Le jeune théologien dominicain Dominique Collin dit joliment ceci : l'idée du chemin est la première clé stylistique de l'écriture parabolique de nos vies, cette figure métaphorique nous invite à mettre des mots sur ce qui traverse nos existences, ce qui nous met –aujourd'hui- en mouvement, nous déplace, nous invite au voyage de notre vie, tout ce qui va consister à faire attention à l'impasse, au mur, à l'échec, à l'absence d'horizon, à la fermeture du sens et de l'intelligence, et cela demande juste de nous une qualité du regard qui fait voir le

brin d'herbe poussant entre deux blocs de béton ou voir germer une graine que l'on croyait gaspillée. En s'approchant d'un mur, on y trouvera à coup sûr un trou, une faille, une ouverture et donc un appel à traverser, à avancer, à se relancer dans la vie. Alors oui, comme ces deux gars l'ont appris au final, raconter, observer, se dire, partager, être en relation, c'est ouvrir une brèche dans l'opacité de la vie et du monde. Le langage de Jésus fonctionne d'ailleurs toujours comme un voyage, en façonnant une ouverture, une porte vers notre réalité domestique qui va agir en nous comme une vraie mise en mouvement.

JLG : Si nous sommes attentifs, évidemment.

VS : Ah ça oui, -si nous sommes attentifs-. Mais une séquence biblique parabolique c'est ça, ça n'est rien d'autre, déplacer le lecteur, le mettre en mouvement, l'inviter au déplacement de la pensée, en ré-ouvrant l'horizon de l'espérance, de l'imaginaire et de la joie. Exactement ce que fait le langage de la poésie, by the way, mais bon ok, ce n'est pas le sujet ici.

JLG : Et puisque ce n'est pas le sujet... eh bien je vous propose une pause musicale... Nous continuerons d'ailleurs par là-même à mieux vous découvrir dans vos diverses facettes et c'est en chanson tout de suite avec le titre « J'attends »

Alors où en étions-nous dans le regard sur cette peinture... ces fameux pèlerins d'Emmaüs... ?

VS : Donc alors, la table d'Emmaüs, revenons à cela. Je ne vais pas lire tout le passage de Luc, mais je capte juste les versets 13 et 14, ils s'entretiennent, ils discutent, et c'est alors que Jésus s'approche, Jésus en personne, nous dit le texte. Verset 17, ils sont consternés, dépités, verset 18 ils lui disent quoi mais comment, mais tu comprends rien ou quoi ?, verset 21 nous, nous espérions, et voilà le drame, nous espérions, quelque chose s'est cassé en eux, sûr, leur cœur est tout éteint, ralenti, mou, défait, et ce qui va les remettre en mouvement c'est lui, Jésus, lui quand il parle, quand il parle de lui, quand il parle de tout ce qui est, quand il se met à table, littéralement et qu'il se donne à nouveau, ce pain, ce vin, cette nourriture nourricière prodigieuse qui va leur rendre le mouvement, la joie et donc la vie. Verset 33, tout à cette joie immense, ils se lèvent sur l'heure, aussitôt, tout de suite, au moment même selon les traductions, et c'est là que le peintre nous pose là... à la table d'Emmaüs, pile au verset 33.

JLG : Qu'est-ce que vous entendez par 'la table d'Emmaüs' ? C'est la toile dont vous parliez tout à l'heure ?

VS : Oui, c'est ça, j'y suis. La table d'Emmaüs, c'est une toile de l'artiste français Arcabas, peintre et sculpteur disparu il y a deux ans et qui laisse la trace fascinante d'une façon de voir l'intime d'une beauté réfléchie ou -comme le dit un commentaire sur Pinterest-, quelque chose dans son trait nous éloigne de la solitude en nous rendant participants à son regard. Alors voilà comment elle pourrait être décrite, cette toile, si on ferme les yeux un instant et qu'on se met à l'écoute de ce que les mots mobilisent en nous. On y va ?

JLG : Allons-y... on vous suit.

VS : Alors cette toile dépeint une séquence sans personnage, juste une table, pour moi c'est l'instant pile du verset 33, le moment entre la virgule qui suit le début du verset, et la suite du verset, comme si nous, on était resté là, et ce qu'on voit c'est cet instant. L'instant même où l'attente déçue s'est transformée en joie. L'instant précis où cette joie intense a induit un mouvement vital.

JLG : Et alors, je vais être très terre à terre... on voit quoi alors, si les deux ne sont plus là ?

VS : On voit ce qui à première vue ne se voit pas dans le texte et c'est ça tout l'intérêt. Comme si le peintre disait stop, qu'est-ce qui se passe là maintenant ? Ok, eux ils sont

sortis, la porte est ouverte, tout est sens dessus-dessous. On voit juste : une table, une simple table. Elle barre le tableau, le coupe en deux parts. C'est la ligne horizontale de nos vies, la table où se répètent nos repas quotidiens, point.

JLG : La table banale donc, si je vous comprends bien... Celle de nos conversations, de nos soupers, de nos partages... c'est ça ?

VS : Exactement, cette chose simple, magnifiquement ordinaire. La table où l'on est profondément en relation avec le vivant, le regard, la faim, la soif, les sens, la parole ou même le silence. Mais étrangement cependant, la stabilité de cette table dressée semble comme flotter. À droite, la partie de la nappe qui a été soulevée ne nous révèle aucun pied, tel un plongeur dressé pour le saut. Tout dans cette scène nous indique le mouvement. La chaise renversée en bas à gauche avec sa serviette délaissée, le mouvement imprimé dans la nappe avec cette autre serviette abandonnée dans la hâte de l'urgence et la porte ouverte sur la nuit étoilée, la couleur de la nappe porte elle-même la dynamique de ce passage : à gauche, le jaune des repas de fête, se change progressivement vers la droite en un gris de linceul. Cette table, c'est la table de notre existence, la table de la vie et de la mort, la permanence du temps qui se répète, tout semble donc immobile, banal et pourtant tout vibre d'un fort mouvement.

JLG : Et qu'est-ce qu'on voit d'autre ? D'ailleurs, voit-on autre chose ?

VS : Oui. Il y a ces objets qui sont sur la table. Trois assiettes, trois coupes, une cruche, une bouteille, une soupière et des couverts. Comme dans ces tableaux de nature morte, l'artiste présente tous les éléments du repas, mais singulièrement, il n'y a aucun signe de nourriture. Pas de trace de reste de repas ou de pain ou de dinde aux ailerons ou de bûche aux marrons, non, le peintre a choisi de ne représenter que des objets. Et ces objets, comme la table, portent eux aussi la trace du passage du Christ. Ils sont arrosés de lumière, ils rayonnent de ce doré qui illumine la gauche du tableau. Le bougeoir qui devrait briller de ces trois flammes est éteint. La lumière vient des objets eux-mêmes, de ces objets que l'homme a fabriqués de ses propres mains. Ce qui pouvait n'être qu'une nature morte, la nature morte de l'absence de Dieu, de son silence nous présente au contraire la création vivante. Il ne s'agit pas simplement de la beauté de la nature du ciel étoilé, c'est notre vie, c'est ce que l'homme a lui-même produit qui révèle le rayonnement de la présence de Dieu. Pour qui ose le choix de croire, l'incarnation du Christ est venue bouleverser notre rapport au monde. Cette toile dans son langage donne à voir un horizon de sens et de liberté qui à nouveau part d'une réalité domestique – il faut prendre le temps de regarder les autres toiles d'Arcabas sur cette même séquence, c'est beau de simplicité nue, deux gars à table, accoudés, bavardant, verre de vin à la main, on les voit presque tourner la fourchette dans leur assiette de spaghetti, c'est hyper-sympa ça, ce souper inouï avec Jésus 'en personne' nous dit Luc, une vraie belle réalité qui les repositionne sur le territoire du vivant, on les regarde et on sent ces deux pôles vibrants se réveiller en eux, dans la simplicité, dans l'intuition, dans la splendeur de la foi ravivée par ces deux choses, ces deux battements de cœur, le mouvement et la joie.

JLG : Et vous diriez quoi, alors ? C'est cette joie immense, brutale, énorme, qui fait qu'ils se sont levés pour tout laisser là, littéralement ?

VS : Mais oui, ce n'est pas moins que ça et c'est ce qu'on voit : les chaises sont renversées, leur déception est restée là, chiffonnée, grise et inutile à l'image de la nappe, qui forme sur le coin inférieur droit de la toile un étrange contour en forme de pièce de puzzle : oui il leur manquait un truc fondamental, oui ils se sentaient vides et vains, leur espérance avait été brutalisée par la désillusion, la déception, la lassitude. En tout, il leur manquait ce qui si souvent nous échappe : le mouvement et la joie. Comment on va faire pour sortir de cette année indemne ? No way, on n'en sortira pas indemne, mais on peut choisir d'en sortir changé, et d'en goûter tout l'étrange et le troublant, comme une épice nouvelle dans une recette de poisson mariné, tout le goût de cette parole qui nous traverse de part en

part, verset 26, n'était-il pas nécessaire d'endurer tout ça ? N'est-ce pas déjà même un peu pour s'approcher de la vraie vie à laquelle Dieu nous invite, apprivoisez votre réalité, dit-il, approchez-vous de vous qui vous êtes, de votre contexte, de vos émotions, de la nature de votre foi telle qu'elle est.

JLG : De quoi s'agit-il, alors ? Vous m'arrêtez si je me trompe, mais serait-ce quelque chose, genre 'Il est bon que vous soyez déçus', écrirait-il en sous-titre, que les images que vous vous faites de vous-mêmes et de moi soient détruites parce que là, et là seulement, vous entrez dans le mouvement de la foi, de son but, de son sens, de sa joie ?

VS : C'est carrément ça. Ce Jésus ressuscité qui partage un spaghetti avec deux types dépités, c'est pile à l'image de ce qui peut nous arriver de mieux, que lui qui est là nous mène de l'ombre à la lumière, de l'inertie au mouvement, de ce qui s'est figé en nous vers la liberté, de la cécité à la vision, de l'immobile au mobile, de la règle à l'amour. On n'a rien à gagner à miauler, parce que oui, comme ces deux gars il est bon quand le poids des choses nous fait plier ou tomber sur les rotules. Oui, il est bon de prendre le temps, d'accuser le coup, littéralement. Oui, cette année a été compliquée, brutalisante, déroutante. Oui, on a marché sur un fil d'effroi, et ce n'est pas fini, mais ça on peut le toucher, c'est la pulsation de notre foi : rester dans la relation au réel, y poser une parole vraie, un langage doux et invitant, prendre une petite pelle et un petit seau dans un petit filet de plage pour s'attaquer à notre montagne d'inquiétude et se mettre à faire la place au-dedans de nous pour l'immense et le nouveau, et ça s'appellerait persévérance, et ça s'appellerait patience, et ça s'appellerait résilience, et ça s'appellerait constance ou abondance et ça nous mettrait à nouveau en mouvement, et ça inonderait nos cœurs de joie, ça les vitaliserait de joie, ça les tapisserait de joie et d'espérance, ça s'appellerait naissance, naissance, nom féminin, commencement de la vie indépendante pour un être vivant, mise au monde, élan d'origine, sentiment de venir à la vie en vrai, être rempli de ça, surpris et sans fin ébloui, oui voilà, s'approcher de ce jour nouveau, tout nouveau, de naître à nouveau pour enfin apprendre à être.

Et non Jean-Luc, je ne peux pas dire autre chose, même si je voulais dire autre chose je ne pourrais décemment pas, alors oui je vous préviens je vais le dire, je vais le dire : allez, bonne année ! Bonne année, quoi !

Références musicales :

- Vincent Smetana « Vis-à-vis » (instru)
- Vincent Smetana « J'attends ici »
- Teaser 13 à table, Vincent Smetana

MEDITATIONS RADIODIFFUSEES - France Culture le dimanche à 8h30

www.protestants.org/page/832690-radio

www.protestants.org/page/938589-archives-radio

Fédération protestante de France Service Communication

47, rue de Clichy - 75009 PARIS

Tél. : 01.44.53.47.17 – email : communication@federationprotestante.org